

LE ROMAN ORIGINAL DE LA SÉRIE

NETFLIX



V WARS

ILS NOUS CHASSENT

**JONATHAN
MABERRY**

GRAPH  ZEPPELIN

HATCH

SOMMAIRE

INTRODUCTION • Dacre Stoker • ☪	9
“ Grandeur et décadence ” (1/6) • Jonathan Maberry • 🦋	15
“ La chevauchée meurtrière ” (1/2) • Nancy Holder • 🦋	31
“ Grandeur et décadence ” (2/6) • Jonathan Maberry • 🦋	57
“ Mourir d’aimer ” (1/2) • John Everson • 👁	71
“ Grandeur et décadence ” (3/6) • Jonathan Maberry • 🦋	111
“ Les liens du sang ” (1/2) • Yvonne Navarro • 🦋	121
“ Grandeur et décadence ” (4/6) • Jonathan Maberry • 🦋	149
“ Mourir d’aimer ” (2/2) • John Everson • 👁	161
“ Le loup-garou du Bronx ” (1/3) • Keith R.A. DeCandido • 🦋	181
“ Grandeur et décadence ” (5/6) • Jonathan Maberry • 🦋	209
“ Les corbeaux moqueurs ” • Scott Nicholson • 🦋	233
“ Grandeur et décadence ” (6/6) • Jonathan Maberry • 🦋	249
“ La chevauchée meurtrière ” (2/2) • Nancy Holder 🦋	259
“ Bons baisers d’Antarctique ” (1/2) • Gregory Frost • ✂	287
“ Crescendo ” • Jonathan Maberry • 🦋	317
“ Le cadavre sauteur ” (1/2) • James A. Moore • 🦋	327
“ Le loup-garou du Bronx ” (2/3) • Keith R.A. DeCandido • 🦋	349
“ Génocide ” • Jonathan Maberry • 🦋	381
“ Le cadavre sauteur ” (2/2) • James A. Moore • 🦋	387
“ Le loup-garou du Bronx ” (3/3) • Keith R.A. DeCandido • 🦋	413
“ La Nouvelle Alliance Rouge ” • Jonathan Maberry • 🦋	423
“ Bons baisers d’Antarctique ” (2/2) • Gregory Frost • ✂	427
“ Les liens du sang ” (2/2) • Yvonne Navarro • 🦋	459
“ Dernières morsures ” • Jonathan Maberry • 🦋	479
CONTRIBUTEURS.	483

INTRODUCTION

En tant qu'arrière-petit-neveu de Bram Stoker, on me demande souvent si les variations dont sont sujets les vampires dans la littérature contemporaine, les pièces de théâtre ou les productions cinématographiques sont mal perçues par ma famille. Est-ce que les différences existant entre ces personnages et le comte Dracula, longtemps considéré comme la référence en matière de vampires, seraient de l'ordre du sacrilège ? Je pense le contraire ! Les vampires ont évolué au fil des siècles ; ils n'ont jamais été figés. Leur nature même les autorise à changer de forme pour mieux passer inaperçus et s'adapter au monde des humains en vue de les attirer et de les terroriser. Ils se sont toujours soumis aux caprices de l'écriture pour mieux divertir les lecteurs. Bien que Dracula soit le plus célèbre des vampires, Bram Stoker n'a jamais prétendu les avoir inventés. En réalité, la littérature en a compté d'autres avant qu'il n'écrive son roman. Des années avant que ne lui vienne l'idée d'écrire *Dracula*, John Polidori écrivit *Le vampire* (1819) et James Malcom Rymer fut l'auteur de *Varney the Vampire* (1847). On imagine aisément que Bram connaissait ces deux textes et qu'ils l'ont inspiré pour écrire *Dracula*, paru en 1897. L'introduction de la nouvelle de John Polidori révèle des détails indiquant comment le folklore d'Europe de l'Est, et au-delà, a lentement gagné en crédibilité, de sorte que les lecteurs ont été enclins à croire que les vampires existaient bel et bien quand ils sont apparus dans la littérature anglaise. En voici un extrait :

“ La superstition sur laquelle s'appuie ce conte est très répandue à l'Est, notamment chez les Arabes. Mais elle n'apparaît en Grèce qu'après les débuts du christianisme et n'a pris sa forme actuelle qu'après la séparation des Églises latines et grecques. À cette époque, on pensait que le cadavre d'un Latin ne pouvait se décomposer s'il était enterré sur son territoire. Il en découla de nombreuses histoires évoquant des morts quittant leur tombe et se nourrissant en buvant le sang de jeunes et belles personnes. Cette croyance fut au fil des ans de plus en plus vivace et perdue encore de nos jours. Elle se propagea ensuite vers l'Ouest, avec quelques variantes, et on la retrouva en Hongrie, Pologne, Autriche et en Lorraine, où l'on croyait que les vampires venaient la

INTRODUCTION

nuit pour absorber une partie du sang de leurs victimes qui devenaient émaciées, faibles et finissaient par mourir de la tuberculose. Les vampires, quant à eux, engraisaient, avaient les veines tellement distendues de satiété que leur corps évacuait l'excès de sang par tous leurs orifices, même au travers de leur peau ! ”

Les cent vingt pages de notes rédigées par Bram Stoker quand il écrivit *Dracula* nous montrent comment il a façonné le comte. Il y a mélangé des éléments issus du folklore, de la mythologie, des informations historiques puisées dans sa bibliothèque personnelle, au British Museum et particulièrement sur ses propres sites d'observation à Londres : Whitby et Cruden Bay (Port Errol). La créature qui en résulta et la peur qu'elle inspira devinrent légendaires. D'autre part, quelques mois après la parution de son roman, Bram expliqua à une journaliste du *British Weekly*, Jane Stoddard, comment il avait créé son propre vampire. Il n'aurait jamais imaginé qu'un jour *Dracula* puisse éclipser les mythes sur lesquels se fondait son histoire !

“ En réponse à l'une de mes questions, il répondit que les légendes de vampires l'avaient toujours fasciné, que le scénario existait depuis longtemps dans sa tête et qu'il avait mis environ trois ans à le coucher sur papier. ”

“ C'est sans aucun doute une thématique fascinante, parce qu'elle tient autant du mystère que des faits. Au Moyen-Âge, la terreur qu'inspiraient les vampires a contribué à faire disparaître des villages entiers ! ”

“ Est-ce que cette légende possède des fondements historiques ? ”

“ D'après moi, ce qui a dû se produire, c'est qu'une personne en état de catalepsie a dû être enterrée vivante. Pour une raison quelconque, on a déterré le mort... pour se rendre compte qu'il ne l'était pas ! La terreur s'est alors abattue sur la population qui imagina avoir affaire à un vampire. On peut même penser que les plus hystériques d'entre eux ont à leur tour été frappés de catalepsie sous l'effet d'une peur intense. C'est ainsi que serait née l'histoire du vampire qui asservit les humains et les transforme en créatures telles que lui. On retrouvait même cette croyance dans des villages isolés et il suffisait d'un élan de panique populaire pour que tous les habitants décident de fuir. ”

“ Dans quelle partie de l'Europe cette croyance était-elle la plus répandue ? ”

“ C'est en Styrie qu'elle a survécu le plus longtemps et avec le plus d'intensité. Mais la légende existe dans plusieurs autres pays : la Chine, L'Islande, l'Allemagne, en Saxe, en Turquie, en Chersonèse, en Russie, en Pologne, en Italie, en France, en Angleterre ainsi que dans les communautés tatares. ”

“ Je suppose que pour avoir une bonne compréhension de cette légende, il faudrait interroger de nombreux spécialistes en la matière. Monsieur Stoker m'a confié que pour avoir connaissance des superstitions liées aux vampires, il avait consulté des ouvrages très variés. ”

“Aucun livre de ma connaissance ne permet de connaître l’intégralité des faits. J’ai retiré beaucoup d’enseignements de l’essai d’Emily Gerard, *Transylvanian Superstitions*, à l’origine publié dans la revue littéraire *The Nineteenth Century* et qui parut ensuite en deux volumes. J’ai aussi retiré des informations du livre *The Book of Werewolves* (1865) écrit par le prêtre Sabine Baring-Gould. D’ailleurs il avait promis d’écrire un livre sur les vampires, mais je ne sais pas s’il a pu avancer sur ce projet.”

Dans les notes de Bram Stoker pour *Dracula* (détenues par le Rosenbach Museum de Philadelphie), les références mentionnent *The Book of Werewolves*. Les descriptions du comte Dracula (canines saillantes, longs ongles pointus, mains velues et sourcils broussailleux) indiquent que Bram associait le vampire au loup-garou, à l’instar d’autres cultures qui les présentaient tels des alliés des ténèbres et des forces surnaturelles.

Extrait de *The Book of Werewolves* :

“Chez les Slovaques et les Bulgares, le loup-garou est surnommé *vrkolak*, un nom qui ressemble à celui que lui donnent les Grecs modernes. Le loup-garou grec est de la même famille que le vampire. Le lycanthrope tombe en catalepsie, son âme quitte son corps, entre dans celui d’un loup et est alors assoiffée de sang. Lorsque l’âme réintègre le corps humain, ce dernier est épuisé et souffre autant que s’il avait produit un effort physique intense et violent. Après leur mort, les lycanthropes deviennent des vampires. La légende prétend qu’ils se battent fréquemment en prenant la forme de loups ou de hyènes, qu’ils aspirent l’âme des soldats mourants ou qu’ils entrent dans les maisons pour prendre les enfants dans leurs berceaux.

On ne retrouve pas chez Dracula certaines des caractéristiques de ses précurseurs, qui apparaissent par contre dans des incarnations vampiriques ultérieures. Mais c’est sans conteste l’acteur Béla Lugosi qui a forgé l’image du vampire aristocrate et raffiné en incarnant Dracula sur scène (1927) et au cinéma (1931). De nos jours et partout dans le monde, le stéréotype du vampire arbore une cape noire, un smoking, des canines acérées et parle avec un accent d’Europe de l’Est. Il est immédiatement reconnu par des gens de tous âges ! Cependant, le comte Dracula de Lugosi a désormais pris sa retraite dans une boutique de déguisements. Aujourd’hui, les vampires ne sont plus des aristocrates ; ils ont l’air banal et vivent au milieu des humains. Du fait d’une plus grande tolérance face aux esprits rebelles ou aux étrangers, le genre vampirique a évolué. Contrairement à l’univers de Bram Stoker où le vampire classique, maléfique et sans merci était rejeté, notre monde d’inclusion accueille plutôt favorablement les vampires. Ils sont des marginaux méritant notre compassion, et on envie même leur liberté ou leur pouvoir de séduction. Nous

sommes bien loin du vampire solitaire, caricatural et terrifiant du passé.

Dans leur introduction de *Blood Read* (1997) Joan Gordon et Veronica Hollinger commentent l'œuvre *Vampires, Burial and Death* de l'anthropologue Paul Barber : “ Le vampire a eu une emprise formidable sur de nombreuses cultures tout au long de l'histoire de l'humanité. Cela nous rappelle que les mythes et légendes parlant de vampires ne décrivent pas un véritable être de chair et de sang. Il s'agit de quelque chose de plus puissant ; une créature qui peut s'affranchir du temps qui passe, et s'adapter aux multiples évolutions de la psyché collective. ”

Les auteurs de *V-Wars* se sont penchés sur ces éternelles questions : Que se passerait-il si les vampires étaient réels ? À quoi ressembleraient-ils s'ils s'étaient adaptés à notre monde contemporain ? Quelles qualités feraient des vampires les plus grands des prédateurs ? Que faut-il pour que les lecteurs (dont les fans du genre) les trouvent attirants et divertissants malgré tout ? Ces histoires explorent le mythe du vampire sous différents angles et mettent les morts-vivants dans des situations inédites et captivantes. Les auteurs sont parvenus à créer des personnages dont le rôle métaphorique concorde avec les récits légendaires. Sous leur plume, ces créatures ont réussi à s'adapter à l'état d'esprit changeant qui caractérise notre époque. Les vampires de *V-Wars* ont ainsi subi l'évolution indispensable à leur survie.

V-Wars nous laisse entrevoir l'ancien monde des vampires, cet univers sombre dépourvu de héros romantiques. Rien ne brille. Et simultanément, le roman interroge la nature du vampire. S'il existe, est-il un simple monstre ou quelque chose de bien plus complexe ? Et si ce qui fait l'essence du vampire le poussait à entrer en conflit avec les humains ? Qu'est-ce que tout cela signifierait pour nous ?

Les histoires de *V-Wars* sont toutes différentes, comme le sont les vampires, comme le sont les humains. Alors... Verrouillez vos portes et fermez les volets. Il fait sombre dehors... Installez-vous confortablement et entamez la lecture de ce roman. Vous constaterez qu'il est sombre lui aussi.

Dacre Stoker,
avril 2012

VWARS

Première chronique de
la Guerre des Vampires

“ GRANDEUR ET DÉCADENCE ”

PARTIE UNE



Jonathan Maberry

– 1 –

NYPD 6^e district

12 octobre, 16h55

Un jour avant les évènements

— Est-ce qu’il s’agissait de votre sang ?

Le prisonnier fit non de la tête.

— J’ai besoin de vous l’entendre dire. N’oubliez pas que nous enregistrons la conversation, reprit l’homme qui se tenait derrière la vitre.

— Non.

— Non quoi ?

— Non, c’était pas mon putain de sang ! Franchement, vous croyez que si j’avais saigné à ce point j’aurais pu me barrer en courant ? Je serais tombé dans les pommes, ou alors je serais...

— Vous seriez ?

Le prisonnier secoua nerveusement la tête. *Mort* n’était pas un mot qu’il avait envie d’employer.

— Vous vous rappelez avoir couru dans la rue ? demanda l’interrogateur.

— Non... (*Pause*) Enfin, je sais pas trop. Peut-être. J’en ai comme un vague souvenir. J’ai la tête en vrac ; c’est l’bordel là-dedans.

— Pourquoi étiez-vous nu ?



— Je... Je suis pas sûr...

— Vous vous souvenez de l'endroit où vous avez laissé vos vêtements ?

— Les flics m'ont posé la même question. Je leur ai déjà répondu.

— Je ne suis pas un flic, répondit l'interrogateur.

— Peut-être, mais vous travaillez pour eux.

— *Avec eux.*

— Ça change quoi ? Je vous l'ai dit, les flics savent déjà tout ça !

— J'aimerais quand même que vous me le répétiez.

— Pourquoi ? De toute façon, ils n'ont qu'une envie, c'est de me coller au trou et de jeter la clé aux chiottes.

— C'est fort possible.

Le prisonnier tourna brusquement la tête et transperça le miroir sans tain du regard.

— Quoi ?

— Vous avez raison. La police veut certainement vous enfermer. Mais je vous l'ai dit, je ne suis pas un policier.

— Alors pourquoi tu me poses les mêmes questions, mec ? ! Qu'est-ce que tu me veux, hein ? ! s'emporta-t-il.

— Je veux comprendre.

— Comprendre quoi ? !

— Vous comprendre.

Le prisonnier se mit à rire. Ce fut un rire bref, amer et laid.

— Tu plaisantes ? Comment tu pourrais ? Moi-même je ne me comprends pas. Je ne me rappelle *rien* de ce qui s'est passé.

— Je pense que vous mentez. Je crois que vous vous en souvenez et que vous avez besoin d'en parler à quelqu'un. Je suis persuadé que vous avez autant envie de comprendre que moi.

— Certainement pas.

— Bien sûr que si, rétorqua l'interrogateur.

Le prisonnier fixa à nouveau le miroir en verre renforcé qui le séparait de la voix.

— Alors pourquoi tu viens pas ici qu'on en parle face à face ?

— Je doute que ce soit une bonne idée.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— À votre avis ?

Le prisonnier émit un son grave, guttural. Un peu comme un grognement mû par la colère ou le dégoût, à moins que ce ne fût un rire ou un sanglot... L'interrogateur insista :

— Vous savez bien pourquoi je ne vous rejoindrai pas. Alors, dites-le-moi!

— Parce que je vous fais peur.

— Oui, c'est vrai.

Après une pause, le prisonnier rajouta :

— Et vous avez raison d'avoir peur.

— Je sais.



– 2 –

Starbucks, 72 Grove St, West Village, NY

29 septembre, 12h25

Quatorze jours avant les évènements

C'était de la merde. Vraiment de la pure merde, ce scénario. Michael Fayne eut envie de le faire valser à travers la pièce. Il aurait bien aimé y balancer de l'essence, y foutre le feu et le regarder brûler. Il eut cette pensée ironique : “ Je devrais filmer ça. Ça au moins, ce serait divertissant ! ”

Il lança un regard furieux sur le manuscrit posé sur la table. Ce n'était pas vraiment possible de le brûler. Et en tout cas, ce ne serait pas la meilleure manière d'employer les cinq minutes de pause qu'il lui restait. Les clients – ces moutons ! – se mettraient à paniquer en voyant ça. Tous, même les réguliers, ceux qui avaient le même genre de job pourri que le sien, sans futur et sans issue, et qui tous les jours se rendaient au boulot tels des zombies. Un scénario de film en flammes, volant par-dessus le comptoir, ça les mettrait dangereusement en contact et en interaction avec le vrai monde. C'était pas un bon plan. Fayne examina avec dédain la queue d'accros à la caféine plantés devant le comptoir. Un peu d'amusement leur ferait pourtant du bien, même un docteur le leur confirmerait. Mais si Michael Fayne faisait ça, ces gens le détesteraient. Or il avait besoin de son pourboire. *Eh merde.*

En plus, si ça se trouve, la moitié des clients avaient des scénarios tels que le sien dans leur attaché-case ou leur sac à dos, alors... Ils s'achetaient sûrement des cafés hors de prix, des breuvages complexes aux appellations absurdes, juste pour se consoler d'avoir à lire des scripts médiocres pour des navets qui seraient diffusés sur le câble, à moins qu'ils ne finissent directement sur Netflix. Bref, il était improbable qu'ils éprouvent de



la compassion envers qui que ce soit d'autre qu'eux. Si Michael cédait à son emportement, ils penseraient qu'il exagère parce que son scénario à la con était aussi merdique que le leur. Soudain, il eut le sentiment qu'on l'observait. Il scruta discrètement les alentours et vit deux filles qui se murmuraient des choses à l'oreille en lui jetant des regards furtifs. Elles étaient mignonnes. La vingtaine à peine, probablement trop jeunes pour lui si on se fiait à la date de naissance figurant sur son permis de conduire, mais Fayne savait qu'il pouvait facilement passer pour un type de 26 ou 28 ans.

Y avait pas à dire, elles lui plaisaient. La blonde était un peu ronde mais la plupart de ses kilos superflus étaient bien placés. La petite brune était du style gothique. Mince, les yeux fardés, affublée d'un tas de bijoux bizarroïdes... Fayne connaissait ce genre de filles. Des nanas un peu abîmées sur le plan affectif, mais qui étaient de vraies tigresses au pieu. Un peu collantes le lendemain matin, mais elles feraient l'affaire pour une nuit qui promettait d'être torride. Il évalua ses chances en fonction de l'attitude qu'il adopterait. Devait-il exhiber son sourire de tombeur, celui qui lui avait coûté une blinde et qui avait dû permettre à son dentiste de se payer un nouveau yacht ? Ce serait peut-être un peu too-much. De toute évidence, il n'avait pas besoin d'en faire autant avec ces poulettes. Il pourrait leur balancer son demi-sourire, celui qu'il arborait sur une de ses photos, avec un je-ne-sais-quoi de Clint Eastwood à l'époque où il n'était pas encore derrière la caméra... Un peu de Colin Farrel aussi ; pas mal de Nathan Fillion. Quand elles le voyaient avec ce sourire, les filles avaient immédiatement envie de se mettre à poil. Finalement, c'est pour celui-ci qu'il opta. Elles rougirent instantanément, toutes les deux, en penchant leur tête l'une contre l'autre pour chuchoter. Fayne se tourna, juste ce qu'il fallait pour leur donner l'impression de ne plus les regarder. Elles essayèrent de déchiffrer le titre du scénario posé sur le comptoir, ce qui lui indiqua qu'elles étaient suffisamment intelligentes pour savoir de quoi il s'agissait. Fayne posa alors sa tasse de café sur le script de manière à en dissimuler l'intitulé. *Le Mégasclopendre des Glaces contre le Paresseux à Tentacules III*. Sûr qu'avec un titre pareil, il allait emballer...

Non seulement c'était de la merde, mais c'était la troisième d'une série débile. Le budget du premier, c'était des clopinettes mais suffisant pour se payer le mec qui jouait le rôle d'un vague type dans *Stargate*. C'était quoi son nom déjà ? Il avait participé à une émission de télé-réalité réunissant des gars qui avaient l'habitude de faire de la figuration dans des séries

du genre *Stargate*. Personne n'avait appelé Fayne à cette occasion. Son agent ne lui avait même pas envoyé un e-mail pour *Le Paresseux à Tentacules I*. Ni pour le II d'ailleurs. La production n'avait même pas pu se payer le mec du premier navet pour réaliser la suite. Nan, pour celui-là, ils ont embauché le gars qui avait tourné une série dont la diffusion avait été annulée. Il avait en gros deux lignes de texte dans le rôle d'un barman. Quelque chose comme : " Dernière tournée, Mesdames ! " Le genre de formule qui avait rendu Shakespeare célèbre ou qui refilait la trique à David Mamet. Du lourd, quoi. Ça, c'était donc pour le deuxième film, celui pour lequel Fayne n'avait pas non plus été contacté. Son téléphone avait sonné quand ils furent prêts à tourner le troisième.

Le troisième ! Pour n'importe quelle série cinématographique, la qualité du troisième c'est juste un cran en dessous du *midget porn* et légèrement au-dessus du publiereportage. Bienvenue à Hollywood et son clinquant, bienvenue dans la lumière des mégapoles, aux passages sur le plateau de Jon Stewart, aux petits culs de première classe que tu pourras tâter ! Ouais, bienvenue au billet d'avion en classe éco pour rentrer à Newark, et à une nouvelle journée de travail à renverser du café à Manhattan. Bienvenue aux rôles de merde qui paient tes factures tout en t'éloignant chaque jour un peu plus du succès en enterrant tes perspectives de carrière sous un tas de déchets !

Les deux filles gloussaient. Il devait bien admettre qu'elles étaient sexy. C'était le seul avantage que présentait son job : les jolies filles adorent le café et elles en boivent des litres ! Frappés, lattes, cappuccinos, Mochaputainde-chinos ou toute autre boisson au nom trompeur, le truc qui te fait croire que c'est une spécialité européenne que boivent les gens distingués qui peuplent le Vieux Continent. Fayne a déjà été en Europe. Là-bas, les gens boivent du café, point. Mais tu peux pas dire ça aux clients.

Il remarqua que les filles tentaient toujours de lire ce qu'il y avait sur le haut du script, alors il posa son téléphone portable dessus, l'air de rien, histoire de cacher le nom du scénariste. De toute façon, c'était un clown, un écrivain du dimanche, tout juste bon à pondre des nouvelles dérivées de films ou des trucs du style *Le Paresseux à Tentacules*, certainement dans le seul but de s'acheter du crack ou de payer la prestation compensatoire de son ex. En tout cas, pensait Fayne, c'était pas possible qu'il ait tenté d'exprimer quoi que ce soit sur le plan artistique.

Le Mégasclopendre des Glaces contre le Paresseux à Tentacules III.





Trois... Bon sang ! Il y a quatre ans de ça, il aurait été le type qu'on aurait appelé pour le premier ! Il y a sept ans, il aurait même tourné dans un meilleur film que ça, tout simplement parce que l'année précédente, il avait un excellent rôle dans une bonne production. En réalité, les tournages intéressants auraient dû se succéder à cette époque bénie. Mais son agent lui envoya le mauvais scénario. Et pour ne rien arranger, Fayne l'avait trouvé bon.

Froussebook. Mince... Ça claquait bien. On lui avait remis le scénario le jour où *The Social Network* était sorti sur les écrans. Le tournage débuta une semaine avant les Oscars. C'était un film gore à l'ancienne, un projet qui devait forcément marcher et qui exploitait la thématique des réseaux sociaux, en s'inspirant de l'affaire du tueur d'Internet, celui qu'on surnommait *The Craigslist killer*. L'accroche publicitaire, c'était " Facebook, avec plus de mordant ". On en parlait partout sur Twitter. Sans être mirobolante, la distribution était plutôt bonne. C'étaient pas les acteurs les plus cotés, certes, plutôt des habitués des petits ou seconds rôles, mais c'étaient de bons acteurs de genre. Il y avait par exemple un mec trapu qu'on voyait régulièrement dans *Les Experts*, mais aussi le vieux con qui avait joué dans un *Carpenter*, ou encore la gosse qui animait le Mickey Mouse Club avant d'avoir des nichons et d'oublier son cerveau à chaque fois qu'elle participe à une fiesta. Un cul vraiment – mais alors vraiment – canon. À vous faire mal aux yeux tellement il était parfait. Sauf que... La *Mouseketeer* avait trop de texte, notamment pour des scènes clés qui nécessitaient de sa part qu'elle... hum, comment dit-on déjà ? Ah oui... qu'elle joue ! Au moins un peu, quoi. Le problème, c'était qu'elle en était incapable. Elle était tellement mauvaise qu'elle n'aurait même pas été fichue d'incarner une mauvaise actrice. Personne ne s'attendait à ça. C'était une pouliche de l'écurie Disney, et quoi qu'on pense d'eux, leur formation de nouveaux talents est exigeante et rude, un peu façon Gestapo. Elle avait reçu deux Daytime Emmys, pour l'amour de Zeus ! Elle aurait dû être capable de jouer son rôle même en dormant ! C'était pas celui de Gertrude dans *Hamlet* tout de même ! Tout ce qu'elle avait à faire, c'était jouer la belle ingénue terrorisée, qui montre ses nibards et s'enfuit en hurlant quand un type armé d'un couteau la poursuit. Eh ben non, elle pouvait pas.

Le jour de sa sortie en salles, le film avait fait un bide monumental. Il était passé tellement inaperçu qu'il n'avait même pas pu être qualifié pour les Razzie Awards. Trente millions de dollars directement foutus aux chiottes. Ils étaient parvenus à en récupérer un million, probablement parce

que des consanguins avaient loué la vidéo à cause de la jaquette qui montrait la nénette de Disney en soutif. Faut dire que c'était un push-up. L'ultime tentative désespérée du département marketing. Fayne aspira une gorgée de café et tapota son téléphone pour voir l'heure. Plus que trois minutes avant d'afficher à nouveau son sourire convenu et de passer le reste de la journée à s'empêcher de cracher en douce dans la tasse des clients.

La blonde aux gros seins essayait de convaincre sa copine d'aller lui parler. Fayne leur offrit une demi-seconde du demi-sourire. Elles piquèrent un fard d'emblée, et en duo. Il avait tapé dans le mille, c'était on ne peut plus évident. Fayne aurait parié sa prochaine paie qu'elles avaient toutes deux un tatouage dans le bas du dos. C'était le genre. Des nœuds celtiques ou des dauphins, un truc dans ce goût-là. Il souleva sa tasse pour avaler une nouvelle gorgée de café mais la reposa en hâte pour occulter le titre. *Le Paresseux à Tentacules* ça n'envoie pas des ondes propices aux plans baise, même pas chez Starbucks. Il repensa à son deuxième film, celui supposé sauver sa carrière qui surnageait péniblement dans les toilettes avec celles de tous ceux qui avaient bossé sur *Froussebook*. C'était un film de science-fiction réalisé par un gars qui avait travaillé sur la saga *Aliens*. Il était plutôt doué comme réalisateur. Le titre – *Deep Ice* – était cool ; le scénario, pas mal non plus. Par contre, c'était bourré d'effets spéciaux qui portaient littéralement le film ; du coup, personne ne visait un Oscar pour le jeu des acteurs. Fayne avait obtenu l'un des rôles principaux, celui d'un bon gars, à la mâchoire carnassière, qui se révèle être un méchant au 3e acte et qui se fait démonter la tronche par la superhéroïne badass. Quand il avait accepté le rôle, les producteurs parlaient de Mila Kunis ou Emma Stone pour le premier rôle féminin. Quand le tournage commença, c'était avec une nana qui avait fait trois apparitions dans *Friends* un demi-million d'années auparavant. *Deep Ice* était directement sorti en vidéo. Personne n'en voulut dans les multiplexes.

Le truc qui avait vraiment gonflé Fayne, c'était d'avoir passé trois mois dans le trou du cul du monde, un endroit nommé Point Barrow, en Alaska, le point le plus au nord de tout le territoire des États-Unis, situé à seulement 2000 bornes du Pôle Nord. Les producteurs tenaient à ce qu'on tourne des séquences sur un vrai site archéologique ; ça avait quelque chose à voir avec la culture de Thulé, des ancêtres des Inuits, des gens dont tout le monde se fout, sauf ceux qui regardent Discovery Channel. Fayne s'était littéralement gelé les couilles pour ce film. Et malgré tout, il avait accompli une belle performance d'acteur. Il incarnait un personnage





complexe, tout en nuances, en proie à un conflit intérieur. Un vilain pas si cruel que ça dans le fond. Vraiment, ça méritait d'être vu. Il avait aussi été malade comme un chien, ce qui ne l'avait jamais empêché de connaître son texte sur le bout des doigts, ni d'être toujours bien placé par rapport à la caméra. Il avait tellement assuré que la scène où son personnage mourrait aurait fait chialer tous les spectateurs... si le film était sorti. Mais il ne vit jamais la couleur d'une salle de cinéma. À la place, c'est le virus qu'il avait chopé là-bas qui fit sa grande Première. I1V1 ; le virus Ice, de son petit nom. Une belle merde que les glaces polaires avaient emprisonnée il y a des mégalustres et qu'elles avaient relâchée à cause du réchauffement climatique, bla-bla-bla. La belle affaire. Cette saloperie l'avait presque tué ! Le temps qu'il arrive à L.A., il avait plus de 40 de fièvre et une putain de diarrhée qui lui avait vidé les boyaux pendant qu'il tremblait de tout son corps. C'était tellement puissant qu'il avait fini par se rendre à l'hôpital quand bien même sa couverture médicale était résiliée depuis longtemps. Il s'était dit qu'il paierait encore les soins quand ses petits-enfants seraient à l'université... Et c'était même pas la peine d'imaginer que les studios prendraient ça en charge. Il aurait fallu prouver que c'était sur le tournage qu'il avait chopé la grippe. Une totale perte de temps, même si le I1V1 faisait la une des journaux et refilait plus les jetons aux gens que la grippe porcine. Quoi qu'il en soit, Fayne n'était pas mort ; au moins un truc positif. En vérité, le virus n'avait tué personne, ce qui n'empêcha pas un sentiment de panique de s'emparer de la population, grâce aux journaux télévisés qui balançaient des informations alarmistes où le sensationnel prenait le pas sur les faits.

Quand Fayne sortit de l'hôpital, il rentra chez lui et tomba à nouveau malade. Il rechuta à plusieurs reprises pendant un bon mois, tandis que ses factures s'accumulaient et que son compte en banque rétrécissait plus que ne l'avaient fait ses bourses en Alaska. C'était il y a deux ans. Le virus Ice était aussi tenace que le conseiller clientèle d'une société de crédit. Il revenait sans cesse à la charge, ne le lâchait jamais vraiment, et Fayne était de plus en plus dans la dèche parce qu'il ne pouvait plus bosser correctement. Il s'était trouvé mal à deux reprises en plein tournage. La première fois, les producteurs s'étaient montrés tolérants ; la seconde fois, ils l'avaient remplacé. Depuis, tout ce qu'il parvenait à décrocher, c'étaient des contrats de doublage pour des spots publicitaires à la con et des passages éclairs dans des shows télévisés qu'il ne regardait jamais. S'il acceptait le rôle de merde qu'on lui proposait, cela impliquerait deux



choses : une rémunération qui lui permettrait de sortir la tête de l'eau – ce qui serait plutôt bienvenu – et de devoir retourner se les peler sec – ce qui craignait un max – parce que le tournage du *Mégascolopendre des Glaces contre Le Paresseux à Tentacules* se ferait dans le nord du Canada. C'était pas aussi loin que pour *Deep Ice*, mais quand même... On était déjà en octobre et ces tarés voulaient filmer au début du mois de janvier.

Mais bordel, ils ont quoi dans le crâne ces mecs ? ! Si on lui demandait son avis, même un élan refuserait de se les geler dans le nord du Canada en plein hiver. Ils croient vraiment que les crétins qui regarderont leur film sur SyFy à moitié bourrés s'inquiéteront de savoir si c'est de la vraie neige qui tombe ou pas ? Franchement, c'était un film avec des monstres et il y avait des effets spéciaux numériques, alors pourquoi se faire...

“Hey, Mike !”

Fayne leva les yeux et vit l'adjoint de l'assistant-réalisateur qui lui faisait signe de la main. Sa pause était finie et bien qu'il en ait crevé d'envie, il n'avait pas actionné son briquet sur un coin du scénario. Il ne l'avait pas non plus jeté à la poubelle. Il vérifia furtivement ce que faisaient les filles ; elles étaient toujours là, à le reluquer. Et puis zut, se dit-il en sortant une carte de visite de son portefeuille. S'y trouvaient sa photo – la fameuse, avec le demi-sourire – son adresse mail, ses comptes Facebook et Twitter et son numéro de portable. Il la retourna, sortit son stylo-bille de sa poche et s'assura qu'elles le regardaient toujours quand il écrivit “ Appelez-moi ”. Il se leva, faisant mine d'ignorer le type qui l'avait hélé, en ayant l'air aussi détendu qu'on peut le paraître quand on porte un tee-shirt en polyester à trois boutons et un tablier vert. Il plia le script en deux, le coinça sous son bras, passa derrière les filles, puis se pencha et déposa sa carte pile-poil entre les deux. Il leur permit d'admirer une dernière fois son demi-sourire ravageur et rejoignit nonchalamment le comptoir. C'est la blonde qui lui envoya un texto, ce qui lui convenait parfaitement. Au bout du compte, il se fichait éperdument de *qui* il baisait, pourvu qu'il ait *quelqu'un* à baiser.

– 3 –

NYPD 6^e district

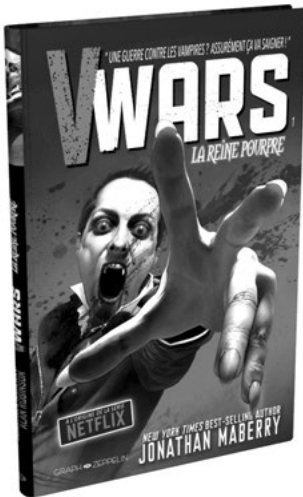
12 octobre, 17h06

Un jour avant les événements

— Ils vont me coller sur la chaise électrique, hein ? demanda le pri-

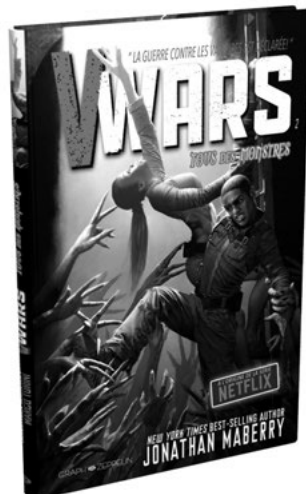
DU MÊME AUTEUR
(aux éditions Graph Zeppelin)

En bande dessinée



V-WARS, tome 1 : La Reine Pourpre
Édition française des 5 premiers épisodes
des comics américains parus chez IDW
entre avril et août 2014.
ISBN 978-2-490357-19-2

V-WARS, tome 2 : Tous des monstres
Édition française des épisodes 6 à 10
des comics américains parus chez IDW
entre septembre 2014 et janvier 2015.
ISBN 978-2-490357-20-8



JONATHAN MABERRY
NANCY HOLDER • GREGORY FROST
YVONNE NAVARRO • JAMES MOORE
JOHN EVERSON • SCOTT NICHOLSON
KEITH R.A. DECANDIDO

VWARS

LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE ENTRAÎNE LA FONTE DES GLACES POLAIRES ET AVEC ELLE, LA LIBÉRATION D'UN VIRUS MILLÉNAIRE. CERTAINS MALADES SUBISSENT UNE MUTATION GÉNÉTIQUE LES TRANSFORMANT EN VAMPIRES. L'HUMANITÉ AFFRONTE DÈS LORS UN PRÉDATEUR D'UN GENRE INÉDIT...

DANS CE ROMAN HALETANT RÉDIGÉ À PLUSIEURS VOIX SOUS LA DIRECTION DE JONATHAN MABERRY, LES AUTEURS, TELS DES CORRESPONDANTS DE GUERRE, DISTILLEN L'EFFROI AVEC UNE FORCE INCROYABLE.

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE GLAÇANTE QUI INSPIRA LA SÉRIE DE NETFLIX.

ÉDITION PAPIER :
978-2-490357-21-5
ÉDITION NUMÉRIQUE PDF :
978-2-38038-050-7
ÉDITION NUMÉRIQUE EPUB :
978-2-38038-051-4

GRAPHZEPPELIN.COM

GRAPH ZEPPELIN
VWARS **1**